

Stan Kurtz

TRIVIALE POURSUITE

Faute
de frappe

PREMIERE PARTIE

Comme une crêpe

Ma vie ressemblait à une chanson blues.

Ça commençait par *Je me suis levé ce matin, et j'ai vu les emmerdes se liguier contre moi, mais j'ai ma guitare alors je chante pour oublier...*

Sauf que moi, j'avais pas de guitare.

Je morflais une déprime aux petits oignons.

Va savoir pourquoi la vie est ridicule... Flingue posé sur mon bureau, trop de whisky dans mon verre. Sortir ? Rester ? De toute façon c'était foutu pour ce soir. Je pensais à elle. Bien sûr. Trente-et-un balais, une affaire à mon compte, détective, et je pensais toujours à elle...

Jette-moi la première pierre. Qui que tu sois. Jette-moi des pierres à la gueule. Les dossiers s'empilaient dans tous les coins et mon unique pensée se résumait à la question la plus simple, la plus cruelle qui soit. Où va une femme quand elle vous quitte ? Elle s'en va. Point barre. Elle se tire et je ne pouvais pas l'accepter.

Elle avait laissé ce numéro de téléphone, sur un morceau de papier. Dix chiffres qui menaient nulle part. Pourtant j'y avais cru, au-delà des espérances. Je m'étais accroché à l'idée que pour une fois, quelque chose de bon allait tomber du ciel... Même un transsexuel amnésique. Même un

foutu mirage. Ça allait pleuvoir et je serais heureux de sortir sans parapluie...

Tu parles. Impression de rayer le bitume avec mes dents. Servir de mètre-étalon à la connerie humaine. Et encore, *étalon* était devenu un mot à rayer de mon vocabulaire. Plus question de me glisser dans les draps de quiconque, même plus les miens. J'étais en jachère définitive.

Mon téléphone sonna.

– Kurtz ?

– Lui-même.

– Le privé ?

Une voix d'homme nasillarde. Insistante.

J'essayai d'articuler mais les mots avaient du mal à sortir, coincés entre une langue en coton et des dents en bois.

– Rejoignez-moi dans une demi-heure au carrefour de l'échangeur autoroutier. J'ai une affaire importante à vous soumettre. Venez seul.

– Désolé, je consulte plus à domicile...

Courte pause à l'autre bout.

– Vous feriez une grosse erreur en ne venant pas, monsieur Kurtz.

Et avant que je puisse l'envoyer se prendre un réverbère dans l'os, il avait raccroché.

J'en fis autant. Pris une seconde pour réfléchir. Quoi que ce type ait à me proposer, ce serait toujours mieux que de rester ici à jouer au poker avec mes démons.

J'enfilai mon imper. Me glissai une cravate autour du cou. Mon chapeau retrouva son crâne chauve chéri. Je laissai la prothèse contre le mur, bien en vue. Fallait qu'elle pige à quel point je la haïssais. Avec Gina, ça faisait assez d'une seule chimère dans toute ma putain de vie.

J'avais pas mis longtemps à savoir conduire avec un bras. Les commandes principales ça allait, le plus dur était de passer les vitesses. Je devais lâcher le volant. Méthode suicidaire qui me plaisait. Pas comme si j'en avais encore quelque chose à foutre.

Ah ouais, je la fais courte pour ceux qui prennent le train en marche. Lors de mon dernier tour de piste – qui se finit en queue de poisson – un docteur tout ce qu'il y a de sérieux m'a découvert une tumeur au cerveau. Un gros blob des familles se faisant une place au soleil dans ma tête. Six mois secs à l'époque. Moins de trois maintenant, et j'avais décidé de laisser faire. Me prenez pas pour un lâche ni un défaitiste. Juste un mec pour qui la vie pouvait pas se résumer à de la chimio et des pilules. Je préférerais laisser les choses suivre leur cours, profiter. Enfin, profiter. Pas besoin de vous faire un dessin. Je voulais la paix royale des condamnés à mort.

Les kilomètres défilèrent jusqu'à l'échangeur, énorme sac de nœuds en périphérie de la ville,

qui dégorgeait jour et nuit son enfer mécanique. Choisir ce carrefour comme lieu de rendez-vous m'indiquait deux choses sur ce type : il était malin. Et totalement sourd.

Je débrayai de la troisième à la seconde et engageai ma Honda sur le bas-côté, longeant la voie pour aboutir sous la pieuvre. Au-dessus de moi, les flots ininterrompus de bagnoles croisaient et décroisaient des jambes dans la nuit noire. Leur vacarme couvrait tout, même la course effrénée du blob dans ma tête. Je me garai sur un carré d'herbe et attendis que quelque chose se passe.

Pourtant, j'étais pile à l'heure. J'allumai une clope. Encore un truc pas évident à réussir quand il vous manque le bras droit, mais tout homme sait se débrouiller pour assurer sa propre survie.

J'inhalai à fond.

Des phares apparurent dans le rétroviseur.

Bingo. C'était une berline noire de marque inconnue, sans plaque d'immatriculation. Le gros calibre stoppa à un mètre derrière moi sans couper le moteur. La portière passager s'ouvrit, un costaud à béret descendit puis fit quelques pas en direction de ma Honda, mains enfoncées dans les poches. Sa tête ne me disait rien.

Il m'adressa un signe amical en arrivant à mon niveau.

– Bonsoir...

Sa voix étouffée par le verre était vague.

Lointaine. Je finis par baisser la vitre.

– Fait pas chaud, hein, qu'il entama.

Nos regards se croisèrent.

Il sourit.

– Enfin, c'est normal... L'hiver est rude, cette année.

On pouvait continuer comme ça cent sept ans. Impossible de deviner si c'était du lard ou de la cochonnaille. Il paraissait sympa. Je restai sur mes gardes.

– Cherchez quelque chose ? enquillai-je d'un ton calme.

– Je crois qu'on est perdus. Vous savez où se trouve le centre-ville ?

Chaque fois qu'il parlait, ça faisait une buée de tous les diables.

– Le centre-ville... C'est le genre d'endroits qu'on peut pas louper.

– Désolé, on n'est pas d'ici...

– Reprenez la bretelle sur la gauche. Puis tout droit. Toujours tout droit...

Le type hocha la tête.

Il jeta un œil furtif à la berline noire puis ses yeux revinrent vers moi.

– Merci monsieur... Et sinon, vous n'auriez pas une cigarette ?

J'en avais.

Je sortis le paquet de ma poche et lui tendis.

Quel con... A peine ma main avait-elle dépassé de la vitre que le type au béret l'empoigna et tira

dessus. Mon cul décolla du siège. Ma tête heurta le plafond. J'eus le temps de voir qu'il portait un poing américain, le temps exact que mirent ses phalanges à m'arriver dans la gueule.

2

Je me réveillai à l'hôpital.

Sans souvenir de mes frasques. J'étais seul dans une chambre blanche. Seul avec le silence. D'ailleurs tout était beaucoup trop silencieux à mon goût. Pas un bruit dans le couloir, personne. Je sais pas si vous avez l'habitude de ces endroits mais j'en fréquente assez pour savoir qu'on vous y empêche toujours de roupiller tranquille.

Et là, rien.

Alors bonne nuit.

J'ouvris les yeux sur une infirmière à gros seins, en train de prendre ma tension.

– Bien dormi ?

Plutôt pas mal en effet. Un sommeil sans rêve et sans limites.

– Le docteur passera vous voir dans peu de temps. Elle me sourit. Des patients comme vous, ça se bichonne...

– Désolé, j'ai oublié ma carte de fidélité.

J'essayai de sourire à mon tour.

– Vous pourrez mettre mes tampons la fois prochaine ?

– Vous voulez pas plutôt mon numéro ?

Elle avait lâché ça, directe. Naturelle.

– Je suis pas en état de retenir quoi que ce soit, dis-je avec peine.

Elle sortit, non sans m'avoir adressé un regard à décorner les cocus.

De nouveau seul, je cherchai à comprendre.

Depuis quand tu fais tomber les filles en un clin d'œil ? Depuis quand ça te dérange ? Depuis que je m'en calais comme de ma première cuite. On va pas tomber dans le mélo, les loulous, mais soyons clairs : la dernière femme que j'ai aimée a filé comme une belle charogne, disparue dans la nature, et j'en ai tiré des conclusions irréfutables.

Passons.

Le toubib ramena sa fraise peu après. J'avais pas mal de questions et la plupart des réponses se trouvaient dans son camp.

– Bonjour, monsieur Kurtz.

– Salut.

– Je ne vous serre pas la main, le cœur y est.

Je ricanai.

– Ouais, c'est la main qui n'est plus là...

– Comment ?

Le docteur m'observa derrière ses lunettes rondes. Il sembla ne pas saisir la blague. Je mis ça sur le compte de la fatigue.

– Alors docteur... Je sors quand ?

– Vous êtes en soins intensifs.

– C'est ça, le silence ? On se croirait dans une morgue...

– Nous veillons en effet à ce que les soins intensifs restent un havre de paix, de tranquillité pour nos patients. Il marqua un temps. Des gens comme vous, ça se bichonne...

Deuxième fois en un quart d'heure. Avais-je été élu président pendant mon coma ? Je pigeais que dalle à ces gens. A mon avis, le corps médical avait grand besoin d'exercice.

– Vous savez pourquoi je suis là ?

– Pour vous remettre d'un choc brutal.

Il marqua un nouveau temps, plus rapide.

– Vous auriez pu y rester. Tout le monde n'a pas eu votre chance...

Je soupirai.

– Mettez-moi avec les autres, j'ai besoin de bruit. Cette chambre me fout le bourdon.

– Impossible. Vous devez rester à l'écart.

– Doc, j'aime pas trop votre air. Ni votre ton. Si vous avez quelque chose à cracher, allez-y.

Le vieux beau me fixait soudain sans une once de sympathie. Avant de parler, il laissa tomber une chape. Une cloche de plomb entre nous.

– Savez-vous pourquoi vous êtes là ? Nous vous avons isolé, comme nous isolons les criminels. Vous êtes sous surveillance policière... Et en sortant d'ici, vous irez en prison.

Sur ce, il prit congé. Je fis un geste pour attirer son attention. Geste dont je ne me croyais plus capable. Je levai le bras droit. Un cri mourut dans ma bouche. Meurtre. Bras droit. Prison. Qu'est-ce que j'avais bien pu foutre la nuit dernière ?

On me laissa un moment.

Je levai la manche droite de ma blouse, et ne pus détacher mes yeux de ce qui s'y trouvait. Une large cicatrice autour d'un bras. Bras droit tout neuf dont j'ignorais la provenance, encore plus la raison d'être. Je l'observai comme un membre illégitime de la famille Kurtz, un inconnu croisé par hasard. Il fonctionnait. En plus, il avait une belle gueule... Une belle gueule de bras.

Je me sentais heureux et triste.

Normal, c'était pas Noël... Qu'est-ce que tu faisais là, foutu cadeau ? Chien perdu sans collier. Étais-tu ma récompense divine, ou une nouvelle occase de fourrer ce bon vieux Stan Kurtz dans la merde ?